

⚠ Ne traiter qu'un des deux SUJETS!
(vous pouvez vous aider du livre et des cours)

LLCE anglais 1^{ère} année
épreuve de FRANÇAIS
(4h)

SUJET 1 - Dresser un commentaire à partir d'un
des deux extraits ci-joints: cf. second polycopié.

TROISIÈME PARTIE

V

Chapitre V
(premières lignes)
p. 292

L'auto appartenait à un grand maigre de pédé qui rentrait chez lui au Kansas; il portait des lunettes noires et conduisait avec une prudence extrême; sa voiture était ce que Dean appelait une « Plymouth de pédé »; elle n'avait pas de reprise, pas vraiment de puissance. « Une voiture efféminée », murmura Dean dans mon oreille. Il y avait deux autres passagers, un couple, du genre de ces touristes demi-sel qui ont envie de s'arrêter et de dormir dans tous les coins. La première étape devait être Sacramento, ce qui n'était même pas l'ombre du début du voyage pour Denver.

→ EXTRAIT n° 1 (pp. 292-293 ; 295-296)

(...)

→ EXTRAIT n° 2 (pp. 297-299)

(...)

(dernières lignes)
p. 300

Ce fut avec un grand et stupide soulagement que ces gens nous débarquèrent au coin de la Vingt-septième Rue et de la Federal. Nos bagages cabossés étaient de nouveau empilés sur le trottoir; nous avions encore bien du chemin à faire. Mais qu'importait, la route, c'est la vie.

SUJET 2

PREMIÈRE PARTIE

I

J'ai connu Dean peu de temps après qu'on ait rompu ma femme et moi. J'étais à peine remis d'une grave maladie dont je n'ai rien à dire sinon qu'elle n'a pas été étrangère à cette lamentable et déprimante rupture, à mon impression que tout était foutu. Avec l'arrivée de Dean Moriarty commença le chapitre de ma vie qu'on pourrait baptiser « ma vie sur la route ». Auparavant j'avais souvent rêvé d'aller dans l'Ouest pour voir le pays, formant toujours de vagues projets que je n'exécutais jamais. Pour la route Dean est le type parfait, car il y est né, sur la route, dans une bagnole, alors que ses parents traversaient Salt Lake City en 1926 pour gagner Los Angeles.

- En quoi les éléments surlignés sont-ils révélateurs de la relation⁺ que le narrateur et Dean Moriarty entretiennent tout au long du roman ?

⁺ singulière...

EXTRAIT n° 1 (pp. 292-3; 295-6)

Dean et moi, nous étions seuls assis sur le siège arrière; nous nous en remettions à eux pour tout et discussions. « Eh bien, mon pote, cet alto-saxo de la nuit dernière avait le *it*, dès que ça a mordu, il l'a tenu bon; je n'ai jamais trouvé un type qui le tenait si longtemps. » Je voulais savoir ce que c'était que le *it*. « Allons bon — Dean rigola —, voilà que tu m'interroges maintenant sur les choses impondérables, hum. Voilà un gars et tout le monde autour, hein? C'est à lui de mettre en forme ce qui est dans la tête de chacun. Il attaque le premier chorus puis il déroule ses idées, bonnes gens, bien sûr, bien sûr, mais tâchez de saisir, et alors il se hausse jusqu'à son destin et c'est à ce niveau qu'il doit souffler. Tout à coup, quelque part au milieu du chorus, il ferre le *it*; tout le monde sursaute et comprend; on écoute; il le repique et s'en empare. Le temps s'arrête. Il remplit le vide de l'espace avec la substance de nos vies, avec des confessions jaillies de son ventre tendu, des pensées qui lui reviennent, et des ressucées de ce qu'il a soufflé jadis. Il faut qu'il souffle à travers les clés, allant et revenant, explorant de toute son âme avec tant d'infinie sensibilité la mélodie du moment que chacun sait que ce n'est pas la mélodie qui compte mais le *it* en question... » Dean ne pouvait pas continuer; il suait en faisant ce discours.

(...)

Nous discutons de tout ça et nous étions l'un et l'autre en sueur. Nous avions complètement oublié les gens de devant qui commençaient à se demander ce qui se passait sur le siège arrière. A un moment donné le chauffeur nous dit : « Bon Dieu, vous faites tanguer la barque derrière. » Et c'était exact; l'auto se balançait en même temps que Dean et moi nous balançons, avec le rythme et le *it* de joie de notre excitation suprême, en exprimant et en vivant jusqu'à leur dernière transe ineffable les événements innombrables et tumultueusement séraphiques qui s'étaient tapis dans nos âmes tout au long de notre vie.

« Oh, mon pote, mon pote, mon pote! gémit Dean. Et ce n'est même pas encore le début, et nous voici qui allons enfin ensemble vers l'Est, nous n'avons jamais été dans l'Est ensemble, Sal, songes-y, nous allons savourer Denver ensemble et voir ce qu'ils font tous, encore que ceci nous importe peu, l'essentiel étant que nous sachions ce qu'est le *IT* et que nous ayons le sens du TEMPS et que nous sachions que toute chose est réellement BELLE. » Puis il se mit à chuchoter, m'agrippant l'épaule, transpirant : « Tu n'as qu'à les relâcher un peu devant. Ils ont des soucis, ils comptent les milles, ils pensent à l'endroit où ils vont dormir cette nuit, au fric pour l'essence, au temps, ils se demandent comment ils arriveront à destination — et cela ne cessera pas jusqu'à ce qu'ils soient arrivés, tu piges. C'est qu'ils ont besoin de se tracasser, et de tromper le temps en croyant urgent ceci ou cela, ce sont tout bonnement des anxieux et des geignards, qui n'ont pas l'esprit tranquille tant qu'ils n'ont pas dégotté un souci avéré et bien établi et, quand ils l'ont trouvé, ils prennent les expressions faciales qui collent et conviennent à la chose, ce qui est, vois-tu, le malheur, et continuellement il galope à leurs côtés et ils le savent et cela aussi les tourmente sans fin. Écoute, écoute donc. Eh bien donc — il les singeait —, je ne sais pas, peut-être ne devrions-nous pas prendre de l'essence à cette station. J'ai lu récemment dans le *National Petroffious Petroleum News* que cette sorte d'essence avait une grande proportion d'octane d'ozone de merde et quelqu'un m'a dit une fois qu'elle avait une haute fréquence semi-officielle de mes couilles, mais je ne sais pas, allons, je ne me sens pas chaud de toute façon...! Mon pote, tu piges tout ça. » Il me bourrait furieusement les côtes pour me faire comprendre. Je m'y efforçais le plus sauvagement que je pouvais. Bing, bang, et on entendait des chapelets de oui! oui! oui! sur le siège arrière et les gens de devant s'épongeaient le front de terreur et se mordaient les doigts de nous avoir ramassés au bureau de tourisme. Ça ne faisait pourtant que commen-

EXTRAIT n° 2 (pp. 297-299)

On quitta Sacramento à l'aube et à midi on roulait dans le désert du Nevada, après une traversée des Sierras à tombeau ouvert, le pédé et les touristes se cramponnant les uns aux autres sur le siège arrière. Nous, on était devant, on avait pris la relève. Dean était heureux de nouveau. Tout ce qu'il lui fallait, c'était une roue dans les mains et quatre sur la route. Il me dit quel mauvais chauffeur était Old Bull Lee et de faire la démonstration... « Chaque fois qu'un énorme poids lourd comme celui qui vient se dessinait à l'horizon, il fallait un temps infini à Bull pour le repérer, parce qu'il ne le voyait pas, mon pote, il est bigleux. » Il se frotta furieusement les yeux pour illustrer la chose. « Et je disais : « Héoh! fais gaffe, Bull, un camion », et il disait : « Hein? qu'est-ce que tu dis, Dean? » « Le camion! le camion! » et très exactement au dernier moment il fonçait droit sur le camion de cette façon... » Et Dean précipita la Plymouth en plein sur le camion qui venait sur nous en rugissant, zigzagua et hésita un moment en face de lui, tandis que le visage du chauffeur de camion verdissait sous nos yeux, que les gens du siège arrière s'affalaient en poussant des cris d'horreur, et l'évita d'un coup de volant au dernier instant. « De cette façon, vois-tu, exactement de cette façon, tellement il était nul. » Je n'étais pas effrayé du tout; je connaissais Dean. Les gens du siège arrière en avaient le bec cloué. De fait, ils avaient peur de se plaindre : Dieu sait ce que Dean aurait fait, pensaient-ils, s'ils avaient osé se plaindre. Il fonça ainsi droit dans le désert, montrant les diverses pratiques qu'il convenait d'éviter au volant, la manière dont son père conduisait des guimbardes, la manière dont les grands chauffeurs prennent des virages, la manière dont les mauvais chauffeurs virent trop large au début d'un tournant et qui les oblige à se cramponner à la fin, et ainsi de suite. L'après-midi était chaud, ensoleillé. Reno, Battle Mountain, Elko, toutes les villes qui bordent la route du Nevada filaient l'une après l'autre et, au crépuscule, nous étions dans les marais de Salt Lake avec les lumières de Salt Lake City, infimes, qui vacillaient sur une centaine de milles dans le miroir des marais, double vision, au-dessus et au-dessous de la ligne d'horizon, l'une claire, l'autre voilée. Je dis à Dean que la chose qui nous unissait tous les deux dans ce monde était invisible et, pour étayer ça, je montrai du doigt les longues files de poteaux téléphoniques qui, sur une centaine de milles, s'infléchissaient à perte de vue dans les salines. Son pansement flasque, tout sale maintenant, frissonna dans l'air, son visage s'illumina. « Oh oui, mon pote, grand Dieu, oui, oui! » Soudain il arrêta l'auto et s'effondra. Je tournai la tête et le vis blotti dans le coin de la banquette, en train de pleurer. Son visage était enfoui dans sa bonne main et la main bandée restait en l'air par automatisme et obligation.

Les gens du siège arrière soupirèrent de soulagement. J'entendis des murmures de mutinerie. « On ne peut pas continuer à le laisser conduire, il est complètement dingue, ils ont dû le laisser s'échapper d'un asile ou d'on ne sait où. »

Je pris la défense de Dean et me penchai derrière pour leur parler. « Il n'est pas dingue, il est tout à fait bien, et ne vous faites pas de bile pour sa conduite, c'est le meilleur chauffeur du monde.